

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Gabriel Nadeau-Dubois (dir.), *Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité scolaire*, Montréal, Écosociété, 2014

Normand Baillargeon, *Une histoire philosophique de la pédagogie. Vol. 1 : de Platon à John Dewey*, Montréal, Poètes de brousse, 2014

Philippe Langlois

Numéro 14, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79447ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langlois, P. (2015). Compte rendu de [Gabriel Nadeau-Dubois (dir.), *Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité scolaire*, Montréal, Écosociété, 2014 / Normand Baillargeon, *Une histoire philosophique de la pédagogie. Vol. 1 : de Platon à John Dewey*, Montréal, Poètes de brousse, 2014]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 261–264.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Gabriel Nadeau-Dubois (dir.), *Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité scolaire*, Montréal, Écosociété, 2014

Normand Baillargeon, *Une histoire philosophique de la pédagogie. Vol. 1 : de Platon à John Dewey*, Montréal, Poètes de brousse, 2014

PHILIPPE LANGLOIS

Le Printemps érable a peut-être laissé l'éducation supérieure et la conscience collective des Québécoises et des Québécois entre deux époques. L'une serait révolue, l'autre encore indéfinie. La première se serait terminée avec la victoire de la pédagogie politique des étudiantes et des étudiants sur la crispation du gouvernement Charest. De février à mai 2012, le roi néolibéral a perdu ses vêtements un à un jusqu'à ce que sa révolution tarifaire apparaisse pour ce qu'elle est : une politique injuste prête à s'imposer par la répression politique. Le gouvernement Couillard s'enfonce dans cet héritage depuis son élection: l'austérité n'admet aucune conversation démocratique, aucune critique rationnelle. Une autre époque, toutefois, celle qui porterait un projet collectif susceptible de succéder à l'autoritarisme néolibéral, tarde encore à naître, est encore imperceptible aux yeux de la majorité. De telles années de guet, de gestation sont propices à ce que les esprits s'activent ; il faut nommer les alternatives auxquelles nous aspirons.

On perçoit en tous les cas cet air du temps à la lecture de l'important ouvrage collectif dirigé par Gabriel Nadeau-Dubois, *Libres d'apprendre. Plaidoyers pour la gratuité*. Le livre rassemble les contributions d'une quinzaine des plus stimulantes intellectuelles en matière d'éducation aujourd'hui. En introduction, Gabriel Nadeau-Dubois rappelle la situation historique dans laquelle s'inscrit le projet de gratuité scolaire au Québec. Depuis 50 ans, le Québec a progressivement tourné le dos, puis oublié ce projet qui était au cœur du Rapport Parent. Le choc engendré par cet « oubli » et les revendications étudiantes qui le réactualisaient a généré sur la question de l'accessibilité aux études supérieures un blocage qui s'est enraciné dans l'implacable logique de l'indexation des droits de scolarité. Or s'il faut surmonter cette impasse, et c'est l'objectif qu'affiche l'ouvrage, c'est pour des raisons d'équité et de justice sociale bien sûr (ce que démontrent plusieurs contributions), mais aussi pour penser le sens et le rôle de l'éducation dans le projet collectif québécois. La réflexion sur la gratuité scolaire « nous mène ainsi au seuil d'une réflexion plus fondamentale, mais plus angoissante. [...] Comment sortir du blocage dans lequel nous sommes pris ? Comment sortir du néolibéralisme, et pour aller vers où ? » (p. 29)

Plusieurs textes reprennent ce questionnement. Ainsi, Lise Payette et Francine Pelletier reviennent sur les dernières décennies pour traiter de l'émancipation

par l'éducation, particulièrement pour les femmes. Payette raconte que son père « n'avait pas l'intention de payer pour [son] instruction [et celle de sa sœur] car, disait-il, ce serait du gaspillage d'argent pour des filles, comme nous, pas laides, qui allaient trouver à se marier et qui feraient sûrement des bébés » (p. 68). Pelletier rappelle comment « l'esprit de démocratisation qui a contribué à l'émancipation [des femmes dans les années 1960-1970] s'est mué en esprit comptable » (p. 79). De l'une à l'autre s'impose une même évidence: ceux qui ne font que compter passent à côté de ce qui compte vraiment. « Les filles aiment bien le temps qu'elles prennent pour développer leur esprit », résume Payette (p. 75). Le texte d'Yvon Rivard creuse ce paradoxe d'un savoir qui a valeur infinie justement parce qu'il procède de la gratuité du don : « il suffit que l'enfant sache, sente qu'il vaut la peine qu'on perde son temps avec lui » (p. 161).

D'autres textes développent l'idée que pour sortir du néolibéralisme, il faut retrouver le « sens de l'éducation comme bien commun, d'une part, et comme socle de la culture, d'autre part » (Posca, p. 97). Anne-Marie Boucher et Marie-Claude Goulet dissèquent la logique montante d'un marché scolaire qui distribue et légitime les positions sociales qu'occuperont les enfants dans une société concurrentielle. Comment peut-on sauver l'éducation de cette marchandisation ? « Il n'existe pas de réponse simple », mais il faudra inventer beaucoup, et notamment une « philosophie du bien commun » (p. 113). Ce projet revient sous la plume d'Éric Martin, à qui la théorie critique de l'éducation doit déjà beaucoup au Québec. Si l'éducation (et l'université par extension) se marchandise, soutient-il ici, c'est parce que le marché est devenu le seul lieu de synthèse de la société capitaliste. Dans ce marché, l'éducation est réduite à un moyen de reproduction de la valeur d'échange. Sauver l'éducation demandera que « soient restaurés le règne de l'esprit et de la culture et la souveraineté du politique sur l'économie » (p. 180). Cette proposition émane d'une posture aux accents conservateurs (Martin célèbre la *paideia* grecque, dénonce les machines et l'argent, défend le poids du passé), ce qui crée une tension avec la mise en garde de Julia Posca (« la nostalgie est la pire des postures », p. 96) et n'est donc pas inintéressant dans l'équilibre général du livre.

Le livre oscille ainsi entre deux « ni » : ni le capitalisme et sa raison instrumentale, ni la nostalgie et sa répétition du passé. Or ce ni-ni est peut-être justement celui de notre situation historique, période de transition indécise sur son avenir, mais déjà consciente de l'échec de son passé récent. Pour cela, et pour la qualité de tous les textes qu'il met au jeu, ce livre est incontournable pour les progressistes qui, aujourd'hui, cherchent d'où peut venir le vent.

Le projet d'*Une histoire philosophique de la pédagogie. Volume 1* de Normand Baillargeon est de penser l'éducation non à partir des besoins du temps présent, mais à partir d'une idée posée comme postulat et qui sert de filon pour relire l'histoire. Cette idée est qu'« une vision ou une théorie de l'éducation résulte de l'adoption de positions normatives sur la nature du savoir qui doit être transmis ;

sur le type d'être humain qu'on doit viser à former ; sur le type de société au sein de laquelle l'éducation doit préparer ces êtres à vivre » (p. 9). Articuler une épistémologie, une anthropologie et une politique, telle est et aura donc toujours été la tâche d'une philosophie de l'éducation. L'approche, intéressante, guide ensuite, en quelque 200 pages, la lecture de la pensée pédagogique d'Homère à Dewey (le volume 2 traitera de l'après-Dewey).

Le grand intérêt du livre est de synthétiser et de vulgariser une masse énorme d'érudition, ici historique. C'est ce talent que Baillargeon confirme d'une publication à l'autre, qui le rend incontournable pour quiconque s'intéresse à l'éducation dans le monde francophone. On apprend beaucoup en lisant ce livre, ou alors on classe et on ordonne ce qu'on savait déjà vaguement en l'associant à des auteurEs, des époques, des courants, des notions. La présentation des pédagogies de l'Antiquité, par exemple, ne se limite pas à rappeler les idées de Protagoras, Socrate et Platon, mais nous ramène à Homère, décrit le curriculum en usage à Sparte et à Rome, discute d'auteurs moins connus comme Isocrate. Même scénario pour la Renaissance: l'humanisme est présenté à travers les œuvres de Rabelais, Montaigne, Luther, Comenius, mais on a aussi droit à des développements sur l'évolution de la conception de l'enfance, l'organisation du curriculum de la maternelle aux académies, l'essor de la langue vernaculaire, l'instruction des femmes, l'approche et l'influence des Jésuites, etc. D'autres chapitres portent sur le Moyen Âge, les Lumières et le XIX^e siècle (« l'âge des convulsions »). Dans ce dernier chapitre, particulièrement étoffé, Baillargeon décrit l'entrée en scène de la « science de l'éducation » au XIX^e siècle en même temps que de la volonté d'universaliser la scolarisation des enfants, et cela à travers des pédagogues méconnus des non-spécialistes comme Pestalozzi, Herbart, Froebel, Ferrière, Montessori.

On formulera deux réserves, non pas sur l'ouvrage en tant que tel, mais plutôt sur les prétentions qu'il affiche. La première tient au caractère eurocentriste du parcours historique proposé. « Cette histoire, comme il se doit, commence en Grèce », lit-on à la page 10. Il est pourtant clair qu'on n'en est plus là. La question des contenus et des finalités de l'éducation pose aujourd'hui des enjeux dont l'échelle est planétaire, liés par exemple à la protection de la diversité culturelle, à la viabilité des aspirations humaines, aux modèles de développement. Ce n'est pas tant qu'un livre ne puisse pas se limiter à exposer une synthèse historique d'idées exclusivement issues du bassin culturel européen (c'est déjà beaucoup !), mais plutôt qu'il serait pertinent d'en admettre, voire d'en discuter les limites.

L'autre réserve tient au titre de l'ouvrage. Baillargeon nous offre un riche *survol historique* des philosophies (occidentales) de l'éducation, mais pas, à notre avis, une *histoire philosophique* de l'éducation. Encore une fois, il s'agit ici de désigner les attentes auxquelles le texte a les moyens de répondre. Que l'on puisse distinguer trois dimensions dans une philosophie de l'éducation (une épistémologie, une anthropologie et une politique) est une idée que l'ouvrage applique avec assiduité d'une époque à l'autre, mais qu'il ne conceptualise pas

en tant que telle, et encore moins comme produit de l'histoire. Une histoire *philosophique* – et non *de la* philosophie – de l'éducation montrerait comment comprendre adéquatement l'histoire serait en même temps produire le concept universel d'éducation, ce concept même que prétend caractériser la tripartition épistémologie/anthropologie/politique. Pour paraphraser Hegel, Baillargeon offre ici davantage une succession des esprits, une galerie d'images qu'une histoire comprise conceptuellement. Cette limite, pour autant qu'on l'ait clairement en tête, n'empêchera pas qu'on lise le livre avec plaisir et profit.